

COCO

Dans tout le pays environnant on appelait la ferme des Lucas "la Métairie." On n'aurait su dire pourquoi. Les paysans, sans doute, attachaient à ce mot "métairie" une idée de richesse et de grandeur, car cette ferme était assurément la plus vaste, la plus opulente et la plus ordonnée de la contrée.

La cour, immense, entourée de cinq rangs d'arbres magnifiques pour abriter contre le vent violent de la plaine les pommiers trapus et délicats, enfermait de longs bâtiments couverts en tuiles pour conserver les fourrages et les grains, de belles étables bâties en silex, des écuries pour trente chevaux, et une maison d'habitation en brique rouge, qui ressemblait à un petit château.

Les fumiers étaient bien tenus ; les chiens de garde habitaient en des niches, un peuple de volailles circulait dans l'herbe haute.

Chaque midi, quinze personnes, maîtres, valets et servantes, prenaient place autour de la longue table de cuisine où fumait la soupe dans un grand vase de faïence à fleurs bleues.

Les bêtes, chevaux, vaches, porcs et moutons, étaient grasses, soignées et propres ; et maître Lucas, un grand homme qui prenait du ventre, faisait sa ronde trois fois par jour, veillant sur tout et pensant à tout.

On conservait, par charité, dans le fond de l'écurie, un très vieux cheval blanc que la maîtresse voulait nourrir jusqu'à sa mort naturelle, parce qu'elle l'avait élevé, gardé toujours, et qu'il lui rappelait des souvenirs.

Un goujat de quinze ans, nommé Isidore Duval, et appelé plus simplement Zidore, prenait soin de cet invalide, lui donnait pendant l'hiver sa mesure d'avoine et son fourrage, et devait aller, quatre fois par jour, en été, le déplacer dans la côte où on l'attachait, afin qu'il eût en abondance de l'herbe fraîche.

L'animal, presque perclus, levait avec peine ses jambes lourdes, grosses des genoux et enflées au-dessus des sabots. Ses poils, qu'on n'étrillait plus jamais, avaient l'air de cheveux blancs, et des cils très longs donnaient à ses yeux un air triste.

Quand Zidore le menait à l'herbe, il lui fallait tirer sur la corde, tant la bête allait lentement ; et le gars, courbé, haletant, jurait contre elle, s'exaspérant d'avoir à soigner cette vieille rosse.

Les gens de la ferme, voyant cette colère du goujat contre Coco, s'en amusaient, parlaient sans cesse du cheval à Zidore, pour exaspérer le gamin. Ses camarades le plaisantaient. On l'appelait dans le village Coco-Zidore.

Le gars rageait, sentant naître en lui le désir de se venger du cheval. C'était un maigre enfant haut sur jambes, très sale, coiffé de cheveux roux, épais, durs, hérissés. Il semblait stupide, parlait en bégayant avec une peine infinie, comme si les idées n'eussent pu se former dans son âme épaisse de brute.

Depuis longtemps déjà, il s'étonnait qu'on gardât Coco, s'indignant de voir perdre du bien pour cette bête inutile. Du moment qu'elle ne travaillait plus, il lui semblait injuste de la nourrir, il lui semblait révoltant de gaspiller de l'avoine, l'avoine qui coûtait si cher, pour ce bidet paralysé. Et souvent même, malgré les ordres de maître Lucas, il économisait sur la nourriture du cheval, ne lui versant qu'une demi-mesure, ménageant sa litière et son foin. Et une haine grandissait en son esprit confus d'enfant, une haine de paysan sornois, féroce, brutal et lâche.

Lorsque revint l'été, il lui fallut aller remuer la bête dans sa côte. C'était loin. Le goujat plus furieux chaque matin, partait de son pas lourd, à travers les blés. Les hommes

qui travaillaient dans les terres lui criaient, par plaisanterie :

— Hé, Zidore, tu fras mes compliments à Coco.

Il ne répondait point ; mais il cassait, en passant, une baguette dans une haie et, dès qu'il avait déplacé l'attache du vieux cheval, il le laissait se remettre à brouter ; puis, approchant traitreusement, il lui cinglait les jarrets.

L'animal essayait de fuir, de ruer, d'échapper aux coups, et tournait au bout de sa corde comme s'il eût été enfermé dans une piste. Et le gars le frappait avec rage, courant derrière, acharné, les dents serrées par la colère.

Puis il s'en allait lentement, sans se retourner, tandis que le cheval le regardait partir de son œil de vieux, les côtes saillantes, essoufflé d'avoir trotté. Et il ne rebaisait vers l'herbe sa tête osseuse et blanche qu'après avoir vu disparaître au loin la blouse bleue du jeune paysan.

Comme les nuits étaient chaudes, on laissait maintenant Coco coucher dehors, là-bas, au bord de la ravine, derrière, le bois. Zidore seul allait le voir. L'enfant s'amusaient encore à lui jeter des pierres. Il s'asseyait à dix pas de lui, sur un talus, et il restait là une demi-heure, lançant de temps en temps un caillou tranchant au bidet, qui demeurait debout, enchaîné devant son ennemi, et le regardant sans cesse, sans oser paître avant qu'il fût reparti.

Mais toujours cette pensée restait plantée dans l'esprit du goujat : " Pourquoi nourrir ce cheval qui ne faisait plus rien ? " Il lui semblait que cette misérable rosse volait le manger des autres, volait l'avoine des hommes, le bien du bon Dieu, le volait même aussi, lui, Zidore, qui travaillait.

Alors, peu à peu, chaque jour, le gars diminuait la bande de pâturage qu'il lui donnait en avançant le piquet de bois où était fixée la corde. La bête jeûnait, maigrissait, dépérisait. Trop faible pour casser son attache, elle tendait la tête vers la grande herbe verte et luisante, si proche, et dont l'odeur lui venait sans qu'elle y pût toucher.

Mais, un matin, Zidore eut une idée : c'était de ne plus remuer Coco. Il en avait assez d'aller si loin pour cette carcasse.

Il vint cependant, pour savourer sa vengeance. La bête, inquiète, le regardait. Il ne la battit pas ce jour-là. Il tournait autour, les mains dans les poches. Même il fit mine de la changer de place, mais il renfonça le piquet juste dans le même trou, et il s'en alla, enchanté de son invention. Le cheval, le voyant partir, hennit pour le rappeler ; mais le goujat se mit à courir, le laissant seul, tout seul, dans son vallon, bien attaché, et sans un brin d'herbe à portée de la mâchoire.

Affamé, il essaya d'atteindre la grasse verdure qu'il touchait du bout de ses naseaux. Il se mit sur les genoux, tendant le cou, allongeant ses grandes lèvres baveuses. Ce fut en vain. Tout le jour, elle s'épuisa, la vieille bête, en efforts inutiles, en efforts terribles. La faim la dévorait, rendue plus affreuse par la vue de toute la verte nourriture qui s'étendait par l'horizon.

Le goujat ne revint point ce jour-là. Il vagabonda par les bois pour chercher des nids. Il reparut le lendemain, Coco, exténué, s'était couché. Il se leva en apercevant l'enfant, attendant, enfin, d'être changé de place. Mais le petit paysan ne toucha même pas au maillet jeté dans l'herbe. Il s'approcha, regarda l'animal, lui lança dans le nez une motte de terre qui s'écrasa sur le poil blanc, et il reparut en sifflant.

Le cheval resta debout tant qu'il put l'apercevoir encore ; puis, sentant bien que ses tentatives pour atteindre l'herbe voisine seraient toujours inutiles, il s'étendit de nouveau sur le flanc et ferma les yeux.

Le lendemain, Zidore ne vint pas. Quand il approcha, le jour suivant de Coco toujours étendu, il s'aperçut qu'il était mort. Alors il demeura debout, le regardant, content de son œuvre, étonné en même temps que ce fût déjà fini. Il le toucha du pied, leva une de ses jambes, puis la laissa retomber, s'assit dessus, et resta là, les yeux fixés dans l'herbe et sans penser à rien.

Il revint à la ferme, mais il ne dit pas l'accident, car il voulait vagabonder encore aux heures où, d'ordinaire, il allait changer de place le cheval.

Il alla le voir le lendemain. Des corbeaux s'envolèrent à son approche. Des mouches innombrables se promenaient sur le cadavre et bourdonnaient à l'entour.

En rentrant il annonça la chose. La bête était si vieille que personne ne s'étonna. Le maître dit à deux valets :

— Prenez vos pelles, vous f'rez un trou là où il est.

Et les hommes enfouirent le cheval juste à la place où il était mort de faim.

Et l'herbe repoussa drue, verdoyante, vigoureuse, nourrie par le pauvre corps.

GUY DE MAUPASSANT.

TREMBLEMENTS DE TERRE

On n'entend parler que de tremblements de terre. Partout le sol craque et se fend, depuis quelques années, et cela commence à devenir inquiétant. Les chaleurs torrides qui, pour le moment, nous accablent, ont-elles quelques relations avec ces phénomènes ? C'est affaire aux savants d'étudier cela. Toujours est-il que les catastrophes se succèdent, et que l'on n'est pas plus en sécurité au Nord qu'au Midi. N'a-t-on pas tout récemment ressenti quelques secousses à Berlin. Il y a quelques années c'était l'effondrement d'une partie de Java, entraînant des milliers de victimes. On affirma alors que le choc formidable s'était propagé à travers l'atmosphère qui se trouva chargée de matières infinitésimales, et que, grâce à la théorie des ondes sonores, il en avait été de même pour l'Océan, de sorte que nous aurions pu voir sur les rivages de l'Atlantique et de la Manche se briser la vague correspondante de l'irruption du Krakatoa.

Il est probable que les recueils spéciaux contiendront au sujet des catastrophes nouvelles, des observations curieuses. Si elles ont été moins meurtrières que la précédente au point de vue de la mortalité humaine, elles ont causé des désastres irréparables, et l'une des plus belles contrées du monde dans la Nouvelle-Zélande, sinon la plus belle, ne présente plus que l'image désolée d'un épouvantable chaos. Des étrangers de tous les points du globe y accouraient pour jouir du plus délicieux spectacle qui se put voir et il n'est pas une relation de voyage qui ne soit remplie du récit de ses merveilles. Tout cela est disparu en une nuit. La lave a tout englouti, et à la place où poussait la plus admirable des végétations, dont les sites étaient constamment égayés par les geysers, sources jaillissantes d'eau chaude, il n'y a plus rien que la désolation, la ruine et la mort.

Après cela, voilà les îles de l'Archipel grec de nouveau éprouvées. Les sinistres présents ne sont heureusement pas comparables au désastre de Chio, mais des villes et des villages entiers s'effondrent. On dirait que les tremblements de terre des antipodes ont un chemin souterrain qui les conduit en Grèce, où des désastres locaux répondent toujours aux terribles cataclysmes de l'hémisphère opposé. Il y aurait peut-être des études à faire dans ce sens là, mais il n'est pas aussi facile de sonder le sous-sol que d'explorer l'atmosphère, et là, il faut s'en tenir à des hypothèses. Toujours est-il que le mouvement souterrain ne s'arrête pas, et que des régions entières de l'Amérique viennent d'être bouleversées. La ville de Charleston, notamment, n'est plus que ruines, et d'autres ont été fortement atteintes.

Ce n'est pas rassurant, et certaines appréciations fournies par les savants, le sont moins encore. Ainsi, les naïfs, qui, dans ce cas-là, sont le nombre, pouvaient croire que le sol, à mesure qu'il se durcissait, et que la croûte terrestre prenait plus d'épaisseur, présentait contre les tremblements de terre, des garanties de sécurité plus grandes. Il n'en est rien, et ce pourrait bien être la résistance qui irrite et excite les forces intérieures. Belle perspective pour nous ou pour nos neveux ! On dit que, dans le temps passé, il y a un siècle et un peu moins, des savants se

préoccupaient des moyens de lutter contre les tremblements de terre. L'invention du paratonnerre surexcitait les esprits, et l'on rapportait tout à l'électricité. Il ne s'agissait donc que de lui permettre de s'échapper sans préjudice pour personne ; et comme il est de notoriété scientifique que l'électricité s'envole par les pointes, on enfonça, dans le sol, de longues tiges de fer munies, à leur extrémité extérieure, d'un bouquet d'aiguilles pointues. Le jeu ne produisant rien de bon ne dura pas longtemps.

La vérité est que nous vivons, ici comme aux antipodes, sur un véritable volcan, et que nul ne sait la cuisine qui se fait dans ce fourneau gigantesque, en forme de sphère, qui compte trois mille lieues et plus de diamètre. Il est probable que l'amalgame de tout ce qui se trouve en fusion, dans cet immense creuset, engendre des gaz dont la force d'expansion s'accroît, en raison même de la résistance rencontrée. Dans les temps les plus reculés, quand la croûte terrestre était plus molle, la poussée intérieure soulevait les montagnes, et les matières incandescentes s'en allaient par quelque fissure. Mais, si la croûte devient trop dure, il faudra bien qu'elle éclate, ou que la matière intérieure s'apaise, ce qui n'a rien de probable, puisqu'elle ne peut se refroidir qu'avec les siècles, et que, quand elle sera refroidie même relativement, il n'y aura plus de vie sur le globe, qui aura fait son temps, et sera à reléguer parmi les vieilles lunes.

Enfin, il paraît qu'il ne faut pas ranger dans les choses impossibles la dislocation de la terre qui pourrait éclater comme un canon trop chargé, ou comme une cornue dont les parois seraient trop faibles pour résister à la force d'expansion du gaz surchauffé. Alors, les morceaux de notre globe s'en iront on ne sait où, rattachés en route par quelque planète, en quête de satellites. De l'humanité, il ne sera plus question, mais que deviendra la lune lorsque la terre ne sera plus là pour la conduire ? Elle s'en ira à l'aventure, on ne sait où, désorientée comme un enfant sans mère, attirée par ci, attirée par là, et disparaîtra sans aucun doute dans l'immensité de l'ombre, comme disent les poètes. Seulement, il ne faut pas oublier, pour rappeler quelques acteurs du drame humain à une certaine dose de modestie, que si un pareil phénomène se produisait dans les vingt-quatre heures, il entraînerait, en dépit de tous les télégrammes officiels ou officieux, et de toutes les entrevues, la solution définitive et sans remise de la question d'Orient.

LES PIEDS DANS PLAT.

POESIE.

Le plat que nous aimons, c'est les pieds de cochon, Apprêtés avec soins et de bons cornichons. On le prend chez CIZOL, le cuisinier de France, Qui sait de l'estomac, préparer la jouissance.

P. CIZOL, 72 rue St. Laurent.

MAISON MILITAIRE

443 RUE CRAIG, Pres du Drill Shed

Cet hotel ouvert récemment par Joseph Lépine se recommande au public par l'excellence de ses VINS, LIQUEURS et CIGARES. Lépine achète toutes ses boissons de la célèbre maison Mathieu & Frères, par conséquent il est inutile de dire que leur qualité est garantie.

JOS. LÉPINE, Propriétaire

No. 2.—J. n. o.

HOTEL RIENDEAU

64, RUE ST-GABRIEL

M. Riendeau profite des premiers numéros du "Violon" pour informer le public et les gourmets en général, que son hôtel vient de subir des améliorations importantes et que le département du restaurant a maintenant un comptoir où seront tenues des huîtres en écailles les plus fraîches.

Une visite est sollicitée.

JOS. RIENDEAU,

Propriétaire.

HOTEL BRUNSWICK

SOREL

Ce magnifique établissement est maintenant ouvert au public, après avoir été complètement restauré.

M. Aimé Béliveau qui est très avantageusement connu du public voyageur, comme l'ancien propriétaire de l'Hôtel du Canada à Montréal, y a installé un service de première classe. La buvette est maintenant approvisionnée des meilleurs Vins, Liqueurs et Cigares.

RIENDEAU & BELIVEAU,

Propriétaires.

Jos. Riendeau de l'Hôtel de Montréal. Aimé Béliveau ci-devant de l'Hôtel du Canada

Imp. par l'Imprimerie Générale, 45, Place J.-Cartier. CHS. BELLEAU, gérant.